

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORCISANT-JOUR

ET...
FIEVRES...
LE GRAND TONIC RENFORCISANT-JOUR

FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)

—Ne bois, reine, ne bois pas ! cette coupe, c'est le crâne de ton père. Elle poussa un cri épouvantable et s'évanouit dans les bras du seigneur Los Inferos, qui venait de lui donner fort à propos cet avis, et qui se trouva là sans qu'on pût savoir qui l'avait invité.

Malheureusement le mot du Diable, qu'Isoline et Polichinelle entendirent seuls, était la vérité même.

Après la mort de Pantalón, son gendre avait eu la fantaisie, — blâmable, je le reconnais, — de faire monter le crâne de son beau-père en forme de coupe, de le ciseler, d'en entourer d'or vierge et de diamants, en gardant pour lever la coupe en l'air comme une écuelle les oreilles du monarque infortuné, dont la longueur dépassait celle de toutes les oreilles humaines.

Il va sans dire que ces oreilles moulées, fixées dans l'or par des procédés auxquels qu'on ne connaît plus aujourd'hui, étaient aisément reconnaissables, car l'une d'elles portait encore la marque des dents du frère cadet de Pantalón, qui, se battant avec son aîné avant qu'il fut roi, avait dévoré une partie de l'oreille droite.

Aux premiers mots de Los de Inferos, Isoline reconnut donc la coupe et s'évanouit. Mais Polichinelle ne perdit pas la tête. Il se tourna d'un air grave, pénétré majestueux, vers ses officiers et leur dit :

—Messieurs, vous le voyez... J'en suis désespéré. La reine est folle. La seule idée de boire un punch à votre santé l'a fait tomber en syncope...



UN FAMEUX COUP DE PIED !

C'est un bien grand malheur pour moi... Je ne vous retiens plus...

Les officiers voyant qu'on ne les retenait plus, comprirent qu'on les priait de filer, et vite. Ils filèrent, en effet, suivant la belle expression du colonel Bombardante

On porta Isoline sur son lit. Polichinelle la suivit, la figure dans son mouchoir, sanglotant ou saignant de sang-otter, car, avec ce pèlerin, qui peut savoir s'il est vraiment ému ou s'il en faisait semblant ?

XLII

Le même soir, car il était peut-être fautif, mais à coup sûr acuf et expéditif, Polichinelle fit appeler le célèbre docteur Naqueti, de la Faculté de médecine de Bologne, l'un des plus savants hommes de la Péninsule, et lui posa la question suivante :

—Docteur, quand on est mal mariée, que faut-il faire ?
—Majesté, répondit Naqueti, il faut tuer sa femme ou divorcer.

Le docteur était célèbre en Europe et en Asie pour sa passion de faire divorcer les gens. C'était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit, très estimable, très grave au besoin et à qui les dames mécontentes de leurs maris venaient volontiers demander conseil ; mais son valet de chambre avait ordre de ne recevoir que celles qui étaient jeunes et jolies, les autres étaient soigneusement consignés à la porte ou oubliés aux soies de son premier clerc.

Polichinelle se gratta la tête et continua :

—Le divorce est-il permis dans mes États ?
—Sire répliqua le docteur, c'est la seule chose qui nous manque. Mais si vous voulez me le permettre, je vais vous lire un bon petit projet de loi en trois cent quatre-vingt-quinze articles, qui doit justement tout au fond de ma poche en attendant que le législateur...

Et il tira de sa poche un cahier de grande dimension, noirci de haut en

bas d'une écriture fine qui fit trembler Polichinelle, car il n'était pas bête, comme on suit, mais il n'aimait ni la lecture, ni l'écriture.

Le cahier d'ou le papier de la main en disant avec bonté :

—C'est un peu long, à ce que je vois. J'ai quelques affaires pressées... Vous en avez sans doute aussi... Vous me lirez ça un jour ou l'autre... En gros, qu'est ce que c'est ?

—C'est dit le docteur Naqueti, c'est l'exposé des motifs ! 610 pages, pas plus. Mon écriture est un peu fine, mais il n'y a pas plus de vingt-cinq mots à la ligne et de soixante lignes à la page... Votre Majesté doit bien comprendre qu'on ne peut pas aborder un sujet si intéressant sans le creuser profondément, de manière à faire voir sur quel sol reposent les bases fondamentales de la société.

—Ja comprend... je comprends... se hâta de dire Polichinelle, qui craignait d'avoir à subir la lecture de l'exposé des motifs... Mais cet autre papier un peu moins volumineux ?...

—Ça, sire, c'est le projet de loi, comme je me suis fait l'honneur de le dire à Votre Majesté, et neuf paragraphes distincts à chaque article.

—Tonnerre ! fit le roi. Il faut que vous ayez terriblement pioché.

—Sire, il y a quinze ans que j'y travaille.

—Alors, vous êtes docteur de la Faculté de droit de Bologne ?

—De la Faculté de médecine, sire... ne confondez pas le droit avec la médecine, ni surtout avec l'astrologie.

—Ah ! ah ! Alors c'est en étudiant la médecine que vous avez appris le droit ?

—Comme vous voyez, sire.

—Et c'est en étudiant le droit, je suppose que l'on apprend la médecine ?

—Probablement, sire. Voyez vous, il ne faut pas se cantonner dans une spécialité, sans cela on ne serait plus propre aux grands emplois. On ne pourrait plus voir ces choses de haut, ni gouverner l'État ?

—Et vous voulez gouverner l'État ?

—Naturellement, sire. Qui est-ce qui gouvernerait, si ce n'est les médecins et les avocats ?

—Bon ! pensa Polichinelle. Je suis content de savoir ça. Voilà des gens que j'aurais fait pendre les uns après les autres.

Puis, souriant et tout haut :

—Enfin, docteur en médecine et en droit, qu'est-ce que vous me conseillez ? Parlez franchement.

Le docteur Naqueti répondit :

—Est-ce comme docteur en médecine que vous m'interrogez, Majesté ?

—C'est cela même.

—Eh bien, je vous conseille de faire déclarer la reine tout à fait folle et incapable de régner...

—Qui fera cette déclaration ?

—Le premier médecin venu, sire... moi-même, si c'est nécessaire...

—Au besoin la Faculté toute entière s'empreserait de déclarer au vice de Votre Majesté.

—Et maintenant, continua Polichinelle, comme docteur de droit que me conseillez-vous ?

—De faire proclamer le divorce par votre conseil d'État. Comme ça, d'un côté vous aurez fait publier la folie de la reine et son incapacité de régner. De l'autre, vous ferez annuler le mariage en alléguant la tromperie sur la qualité de la marchandise... Et en effet, vous avez été trompé par le feu roi Pantalón vous donna sa fille en mariage, car vous croyiez prendre une épouse saine de corps et d'esprit, et nous sommes tous témoins que l'esprit est en mauvaise état...

—C'est bien, fit le roi.

Et il le congédia du geste.

Mais le docteur Naqueti ne s'en alla pas. Il avait quelque chose à dire, lui aussi, et d'un air respectueux, mais ténace il demeurait immobile.

Polichinelle s'en aperçut et s'impacienta :
 — Enfin, s'écria-t-il, qu'est-ce que vous me voulez ? De l'argent, sans doute ?
 Il prit dans sa poche la clé de son secrétaire et fit mine d'ouvrir ; mais l'autre souriant avec grâce :
 — Sire, dit-il, nous n'entendons pas mon silence, ce n'est pas d'argent que j'ai besoin on en a. C'est de participer au bienfait dont Votre Majesté va jouir. En deux mots, nous voulons avoir le divorce pour nous comme vous.
 — Vous êtes mariés ?
 — Hélas !
 — Et vous voulez vous démarier ?
 — Ah ! certes !
 — Et vous remarier ensuite ?
 — Si c'est possible, répliqua le docteur.

— Eh bien ! mon ami, que votre volonté soit faite et surtout la mienne. Nous divorcerons tous ensemble, mes sujets et moi, si c'est leur plaisir, et je ferai représenter à l'Opéra un grand ballet : *les Divorcés*, qui sera dansé par les plus jolies filles de ma capitale... Alors, nous rirons comme des dieux... Qui prononcera mon divorce ?

— Le conseil d'État, sire, avec Mathieu Mulet en tête.
 — Mais s'il refuse, ce Mathieu Mulet ?
 — Il ne refusera pas. Et s'il refuse, offrez de le faire empaler ou plus simplement de supprimer son traitement.

— Mais mon divorce, à moi, est un cas particulier ?
 Naquetti se mit à rire.
 — On fera une règle générale et une loi, dit-il, pour montrer l'austérité de la magistrature et que la loi est la même pour tous.

— Naquetti tu n'es pas une bête ?
 — Sire, je le savaiss.
 — Et tu fais tes affaires en même temps que les miennes ?
 — Sire, je l'espère.

— Je te ferai ministre un jour.
 — Quand il vous plaira, Majesté.
 — Mais tu auras soin d'être toujours de mon avis ?

— Naturellement, Majesté. Seulement, je prononcerai de temps en temps dans l'Assemblée nationale quelques paroles indépendantes.
 — Ça va sans dire, docteur. Ça va sans dire !

— Alors, Majesté, l'affaire est dans le sac.
 Et le docteur s'éloignait lorsque Polichinelle le rappela précipitamment. Il venait de se rappeler quel chose.

— Naquetti, demanda-t-il, une fois le divorce prononcé, je pourrai me remarier sans doute ?
 — Un quart d'heure après, Majesté.
 — Mais, qu'est-ce que je ferai de ma femme ?
 — Laquelle, sire ? L'ancienne ou la nouvelle ?
 — L'ancienne. La reine Isoline.
 — Tout ce qu'il vous plaira, sire.

Un farceur fameux du pays des Gaules a dit : " Tu a la !"
 — Oh ! non ! s'écria Polichinelle avec horreur. Jamais, non, jamais, je ne consentirai...
 Le docteur Naquetti leva les épaules.

— Seigneur, dit-il ce n'est pas un conseil que je vous offre, c'est une sentence de farceur fameux. Prenez cette sentence pour bonne ou méprisez-la, jetez-la dans les balayures, c'est votre affaire. Pourvu que je puisse divorcer avec M^{me} Naquetti et reconvoquer en secondes nocces avec une autre jeune dame encore plus douce et plus aimable que la première, tout le reste m'est bien égal...
 Tout ça, comme dit l'autre, c'est des histoires de femmes.

Après quoi, il descendit la rue Royale en faisant d'un air gaillard sonner sa canne sur les pavés. On aurait cru qu'il venait d'enterrer le chef de la célèbre maison Salomon, Ruben, Isaac, Juda et Cie, et qu'il allait demander aux héritiers le prix de ses soins.

" Cinq pour cent sur le total de la succession, messeigneurs. Ce n'est pas trop, je suppose, puisque c'est à moi que vous devez d'entrer en possession de l'héritage du défunt !"
 (A continuer)

" On prétend que je ne dépense rien, disait un avare, mais je paye trente mille francs d'imôts."



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne: chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
 Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL. 7 Aout 1886

Vieux habits! Vieux galons!

Le roi St Louis Boisseau a dû voir d'un oeil humide les bonnes vieilles défroques de la grande cavalcade aux quelles on a fait prendre l'aire en l'honneur du Cardinal Taschereau. Elles lui auront rappelé ses grandeurs passées et son règne trop court hélas ! Mais qu'aura pensé l'éminent prélat de Québec à la vue de ces vieux galons et de ces frusques disparates qui faisaient songer à la parade d'un cirque Américain.

Cette curieuse salade de gentilhommes de la cour de Louis XV, de chevaliers des croisades, pachas de l'orient tous épatés de se trouver ensemble pour escorter un prince de l'Eglise du 19^{ème} siècle avait un caractère des plus cocasses. Il ne manquait que quelques animaux rares et curieux, un éléphant, des chameaux, une girafe, pour donner l'illusion la plus complète d'une exhibition à la Barnum, et le Cardinal a dû trouver cette façon de lui rendre honneur un peu profane et en tout cas très grotesque.

Sans doute l'intention pouvait être bonne, mais elle n'en a pas moins été des plus désastreuses au point de vue du bon goût et de la convenance. Nous nous demandons s'il n'aurait pas mieux valu employer l'argent de ces oripeaux à rendre un peu plus solides les arches qui tombent par terre au moindre coup de vent en tuant du monde ?

Question de prononciation

Que doit-on répondre à la question suivante :
 Doit-on prononcer le mot *fil* en appuyant sur l's de la fin ou doit-on dire *fisse* ou *fi* ?

D'après Littré, on prononce *fi* quand le mot est isolé; mais l's se lie et on dit par exemple *fi-ainé*.

Dans certaines contrées, dans le midi de la France surtout, on dira Alexandre Dumasse *fi* pour Alexandre Dumasse *fil*, mais ce n'est qu'une exagération d'accent du terroir qui, poussé à sa dernière puissance, a fait naître bien d'autres fantaisies.

Ainsi, l'on demandait un jour à un habitant de Lannes.
 — C'est bien dans votre pays que l'on met, en parlant le *v* pour le *b* et le *b* pour le *v* ?
 — Oh non ! monsieur, fit le Landais avec un sourire rompli d'amour propre, ce n'est pas chez nous, c'est dans le pays *vaque*.

Un fait analogue s'est produit devant nous à la table d'hôte à l'hôtel du Nord, à Béziers.

Un horloger de Loole, essayant d'imiter l'accent des femmes des hautes montagnes du Doubs, interpelle son vis-à-vis, qui était Franco-Comtois, en lui disant :
 — Hé, mon bon monsieur, si vous n'avez pas besoin de cylindres pour le moment, voulez-vous dais œufs ? Le vis-à-vis, qui n'était pas disposé à laisser plaisanter ses compatriotes, riposta aussitôt :

— Hé, gra diable, ce n'est pas à vous de parler d'accent, c'est la charité qui se moque de l'hôpital.

— Tenez, voici justement une anecdote que je viens de lire dans un journal de la Chaux-de-Fonds, qui donnera à ces messieurs une idée de votre bel accent. A vous qui plaisantez le nôtre.

C'était sur la place du marché, au Loole.
 — Hé bô jour, même Sado, cômant vous portez vô ?
 — Hé, gra Dieu, cé vo, même Ducommun ?
 — Hé ça va bié, et vôte mârri fait-il tōjours des pi-gnôts ?

— Mé Dieu voui.
 — Cōbien avez vous d'fants ?
 — J'n'en ai cōque (cinq).
 — Et vôte derrière (dernière) a-ti des dâts (dents) ?
 Qu'en dites vous ?

Dans tous les cas, si chez moi on a un parler cadencé et traînard, la prononciation est au moins régulière. On ne prononce pas les B pour les V et vice versa. On ne dit pas chez nous, comme ici que la mer fait des bagues.

— Il n'y a personne ici, Monsieur, reprend un habitant du cru, qui ait cette prononciation-là.
 — Gargon, reprit le Franco-Comtois, d'ou êtes-vous ?
 — Zé suis de Vésiasse, monsieur.

— Comment appelez-vous ici un homme qui a perdu sa femme ?
 — Un beuf ! !

— Prenez un verre de ce bon vin blanc vieux et répétez-moi la phrase.
 — C'est effectivement un bon vin blanc vieux (textuel). L'épreuve était concluante; inutile de vous dire de quel côté furent les rieurs.

NECROLOGIE.

LA FAMILLE PENDARD

vient encore d'être cruellement éprouvée par la perte d'un de ses enfants

M. JODOIN.

décédé misérablement dans le Comté de Chambly le 30 Juillet 1886.

Les orangistes sont priés d'assister à ses funérailles ! Les canadiens français ne sont pas invités !

Ce nouveau deuil a tellement affecté les chefs de la famille Pendard que les médecins désespèrent de leur sauver la vie.

Ils sont en train eux aussi de crever piteusement !



UN SERMON A LA CAMPAGNE

Il y avait autrefois, dans le Sauguet, un vieux curé qui n'aimait pas à voir dans sa population des cultivateurs toute une compagnie de douaniers célibataires. Il tonna un dimanche en chaire contre les jeunes gens qui les fréquentaient et se laissaient aller à des habitudes d'oisiveté et d'intempérance. Dans l'ardeur de son discours il lui échappa de dire : " Si vous continuez jeunes gens ! vous ne serez pas même bons à faire des douaniers "

Les douaniers s'offusquèrent naturellement de cette sortie malheureuse, et obligèrent le curé à revenir sur ce qu'il avait dit.

Le dimanche suivant, il monta en chaire et fit la rétraction suivante. " Je vous ai dit jeunes gens, dans mon dernier discours, si vous ne changiez pas de vie, vous ne serez pas même bons à faire des douaniers ; je me suis trompé et je viens vous dire aujourd'hui que serriez au contraire parfaitement aptes à faire des douaniers.

Hélas ! les temps sont changés ; les curés aujourd'hui voudraient bien avoir des paroissiens dont la moralité soit à la hauteur de celle des douaniers.

DEVANT GUIGNOL.

Toto. — Papa !... Dis donc, papa !... Pourquoi que le commissaire tape sur Polichinelle ?

Le père avec solennité. — C'est que Polichinelle n'a pas été sage : les bons sont toujours récompensés et les méchants sont toujours punis.

Toto, après une pause. — Ah ! voilà maintenant Polichinelle qui rossé le commissaire : pourquoi qu'il le rossé, dis ?

Le père. — C'est parce que le commissaire a été injuste ; alors, l'insurrection devient le plus saint des devoirs.

Toto, après une seconde pause. — Mais pourquoi que le diable, à c't'heure, donne des coups à Polichinelle ?

Le père. — Parce que Polichinelle a commis beaucoup de péchés pendant sa vie. Alors, le diable nous punit.

Demande à M. le curé...
 Toto, après une troisième pause. — Ah ! que c'est drôle ! C'est le tour de Polichinelle, à présent ! Pourquoi qu'il assomme le diable ?

Le père. — Pourquoi ?... Pourquoi ?... Ah ! tu m'en-bêtes !

LE FILTRE A DEPUTES.

On vient d'inventer le filtre à députés. Ce filtre à charbon est disposé dans un cube en pierre dans lequel on colle l'honorable.

On sait que le charbon a la propriété d'absorber les gaz putrides et de décolorer certaines substances telles que la mélasse, le tordboyaux et les opinions politiques.

On espère ainsi amener ceux de nos représentants du peuple qui n'auraient pas encore changé d'opinion à faire comme les camarades.

Si l'honorable, pendant son filtrage, venait à passer de vie à trépas, le cube de pierre pourrait lui servir de concession à perpétuité.

On graverait dessus, en parodiant le mot de Piron :
Ci-gît X... député qui ne fut rien, pas même un bon citoyen.

Et s'il est sorti bien portant de l'épreuve, on le renverra siéger avec un coup de pied dans le cube.

Entre un chasseur et un fermier.

— Père Chotard, voici une jeune chienne que je désire mettre en pension chez vous. J'espère que vous me la soignerez bien...
 — Oh ! oui, monsieur ; pour ça ouï ! Elle sera ici comme chez vous...
 Ah ! ça quel nom l'y donnez vous donc ?

— Elle s'appelle Sapho.
 — Sa... faux ? C'est un drôle de nom pour une chienne ! A votre place je l'appellerais plutôt *La faux* ; car elle *fauchera* le gibier quand elle sera bonne pour la chasse...
 — Il ne s'agit pas de *faux* pour *faucher*, mon bon homme. J'ai appelé ma chienne *Sapho*, c'est un nom comme un autre.

— *Sa faut*, répéta le paysan, *sa faut*. Eh bien ! puisque c'est une chienne, appelez-la donc *sa faute* ; ça sera au moins plus français. C'est que voyez-vous, nous avons aussi été à l'école, nous, dans notre jeune temps !

Dans un Wagon de troisième.

Une grosse boutiquière admiratrice de Louise Michel avait engagé avec un courtier liquoriste une conversation sur la religion et sur le clergé qu'elle traitait de Turc à Maurs. Un prêtre qu'à sa longue barbe on reconnaissait pour un missionnaire, était le point objectif de cette conversation. Le missionnaire gardait un impitoyable silence. Ce silence et les excitations du courtier excédaient la commère et la faisaient sortir d'elle-même.

Elle résolut d'y mettre un terme à tout prix et, apostrophant en face le missionnaire qui lisait son bréviaire. Monsieur, lui dit-elle, je dis là depuis une heure des choses auxquelles un homme de votre robe devrait chercher à répondre ; d'où vient que vous vous taisiez ?

Le missionnaire leva lentement les yeux de dessus son bréviaire regardant son interlocutrice avec une ineffable pitié, puis se remit à lire sans mot dire.

" Madame, lui dit un voisin du missionnaire, vous me paraissez avoir beaucoup lu, avez-vous lu la Bible ? Oh, oui, monsieur ! — Avez-vous lu ce qui est relatif à B-laam, oh ! certainement j'ai dû le lire puisque j'ai tout lu. Eh bien à un certain endroit vous y trouverez la raison du silence de M. l'abbé : *Quand l'âne se parla le prophète se tut.*"

La lampe de l'explication

A Venise, au coin du palais des Doges, on voit une lampe qui brûle depuis trois cents ans. Elle a été allumée en expiation de la condamnation à mort et de l'exécution d'un boulanger innocent du crime dont il était accusé. Les juges qui condamnèrent la victime ont légué à la ville une somme d'argent dont le revenu doit être consacré à l'entretien de cette lampe. A Venise depuis cette époque jusqu'à nos jours, au moment où des juges vont prononcer une sentence, un huissier, vêtu de longs vêtements noirs, s'avance, salue le tribunal, et, d'une voix grave, dit : " So venez-vous du boulanger ! "

Ce malheureux vivait péniblement de son travail ; il avait une femme et deux petits enfants qu'il défendait à grand-peine contre la misère. Un matin on trouva dans la rue voisine de la sienne le cadavre d'un riche usurier bien connu à Venise : il avait la poitrine trouée de dix coups de poignard. On sut qu'il était sorti de chez lui porteur d'une forte somme d'argent. Le boulanger était le plus pauvre dans le quartier, c'était lui qui avait le plus besoin d'argent : il devait être le coupable. On l'arrêta, on le jeta au cachot ; après deux mois de ce régime préventif, il comparait devant le grand inquisiteur, qui affirma au pauvre diable qu'il est l'auteur du crime.

Le boulanger nie de toutes ses forces et invoque la Vierge et les saints. Le grand inquisiteur lui prouve à chaque instant qu'il ment, et à

une réponse embarrassée du malheureux, il lui dit finement : " Vous nous servez là un plat de votre métier, et nous savons que vous le faites fort bien. " Le boulanger, n'ayant pu donner de bonnes preuves de l'emploi de la nuit, — il prétendait qu'il avait dormi, — fut condamné à mort et exécuté le lendemain.

On découvrit quelques jours après, — sa femme et ses enfants étaient morts de faim, — que le vieil usurier avait été assassiné par un gondolier.

COUACS

Sommeillant près de sa femme
Un monsieur, en se levant,
Vit qu'elle avait rendu l'âme.
Moralité :
Le bonheur vient en dormant.

Un rôdeur, arrêté à deux heures du matin boulevard de la Villette est amené devant le commissaire de police.

— Que faisiez-vous dans les rues à pareille heure ? lui demande l'homme à l'écharpe.

— Monsieur le commissaire, je suis un pauvre honteux : je n'ose pas mendier le jour.

— Alors, pourquoi cette arme ?
— Les rues sont si peu sûres après minuit !

Du Gil Blas :

Nos bons domestiques.
— J'ai le regret de dire à madame que je ne veux pas rester plus longtemps à son service... je donne mes huit jours...

— Mais qu'est-ce qui vous prend, Joséphine ?... Vous avez peu de travail, vous sortez quand vous voulez... je ne fais pas d'observation...
— Je serai franche avec madame... Je ne me plais pas ici, monsieur est trop froid !

Un bon pochard passé sur le quai et, s'accoudant au parapet, il adresse un long discours à la Seine, puis, en manière de péroraison :

— O Seine ! grand fleuve, t'es rien chouette ! Quand t'as une crue ; moi, c'est tout le contraire !

Un correcteur se présente, l'autre ject, dans les bureaux d'un journal.

— Savez-vous bien corriger ? lui demande le secrétaire de rédaction.

— Ah ! par exemple, j'ai cette prétention, répond le solliciteur. Demandez plutôt à ma belle mère et à ma femme, qui ont d'affreux caractères, si je les corrige bien !

Du Gaulois :

Visite de politesse.
Chez la concierge. Un monsieur, son porte-carte à la main.

— M. M^{me} X... sont-ils chez eux ?
— Oui, monsieur.

— Ah !... Eh bien, je repasserai.
Du même :

Traitement économique.
Bibolais se plaint de l'état de sa chère santé ; il est contraint de se soigner.

— Quel est votre médecin ? lui demande-t-on.

— Mon médecin ?... Je n'ai pas besoin de médecin.

— Pourquoi ?
— Mon voisin en a un ; j'écoute à la porte quand il vient chez lui, et la consultation ne me coûte rien !

Dans un café restaurant du boulevard, deux bohèmes parcourent, en amateurs, la carte du menu.

— Filet braisé !... dit l'un d'eux... Est-ce que tu connais ça ?
J'en ai entendu parler, mais j'en ai jamais mangé... "faute de braisé".

Il y a des délicats partout.

Un balayeur, détaché au service des Champs-Élysées, écrivait, l'autre jour, à son chef de section pour demander son changement.

On le fait venir.
On l'interroge.

— Je voudrais, dit-il, être détaché au service de l'avenue Friedland.

— Pourquoi ?
— Parce que là le crottin à balayer est répandu par des chevaux d'amazones.

SONNET

L'apothicaire est mort, vive l'Irrigateur !
Grâce à son col flexible, avec désinvolture
On peut se rafraîchir et sans opérateur,
Absorber le nectar sans montrer sa structure.

La seringue a vécu ; dès lors plus de pointeur.
Pour diriger le vieil instrument de torture,
Un homme de génie un illustre inventeur,
A sauvé la pudeur en aidant la nature.

On parle de héros morts au bruit du canon
Pour la société qui leur a fait un nom,
Mais le plus grand de tous, c'est Eguiser, que diantre !

N'a-t-il pas soulagé la pauvre humanité.
Jusqu'en ses fondements, donnant la liberté,
La meilleure pour moi : la liberté du ventre.

Un Abruti de Saint-Aignan.



LE DRAME DE LA RUE SANGUINET

GRAND ROMAN INÉDIT.

PROLOGUE

Suite.

Le lendemain du soir où s'était passés ces événements, des bruits étranges circulaient dans la population et paisible de la rue Sanguinet.

On assurait qu'un des employés de Mr. Mann avait trouvé le cadavre d'une femme coupée en morceaux dans un vieux quart plein d'ordure, et qu'un charretier de la rue St. Laurent l'avait acheté à vil prix pour en faire des saucissons de Bologne.

Ces rumeurs prenant de la consistance, la justice finit par s'émouvoir et une enquête eut lieu.

Malheureusement elle se termina comme toutes les enquêtes possibles, c'est à dire qu'après bien des lenteurs et des tatonnements l'affaire fut abandonnée.

Le charretier vendit ses saucissons et quand on se décida à faire opérer une perquisition dans son laboratoire, on ne put saisir que du fromage d'Italie confectionné avec les cuisses d'un vieux cheval de la compagnie des petits chars !

Mais une main inconnue avait adressé à Gaspard Cornard un billet mystérieux sur lequel était écrit ces quelques mots : " La comtesse d'achigan a été assassinée par Lord Bluff ! Vengez-la ! "

Et Gaspard s'était écrié ! " O comtesse que j'ai aimée pendant un instant de ma vie ! je te vengerai ! "

(Fin du prologue.)

NOUVELLES BIZARRES

Un train emportait dans un modeste compartiment de troisième classe un ecclésiastique et cinq ou six jeunes bohèmes en blouse et en bourgeron. Ceux-ci tinrent mil le propos à siffler M. l'abbé, tournant la religion en dérision, et racontant les plus cyniques histoires.

Le prêtre endura tout, entendit tout sans répondre, sans s'émouvoir. Arrivé à destination, il descendit et se borna à dire :

— Au revoir, mes enfants.
— Pourquoi : *Au revoir* dit le gouailleux de la bande.
— Parce que je suis aumônier des prisons.

Le célèbre médecin X..., étant à l'agonie et environné de plusieurs de ses confrères qui déplorait sa perte, leur dit, " Messieurs, il y a trois remèdes qui rendront toujours de grands services à l'humanité.

Je les connais dit l'un d'eux ! Le fer, le quinquina, et la Simouline des trappistes.
— Non Messieurs, " l'eau, l'exercice et la diète. "

Un riche déconpaît une oie à son dîner :
Un nécessiteux dit : " Voulez-vous m'en donner ? "
Le riche refusa même un morceau de foie.

Moralité
Nécessité n'est pas de l'oie.

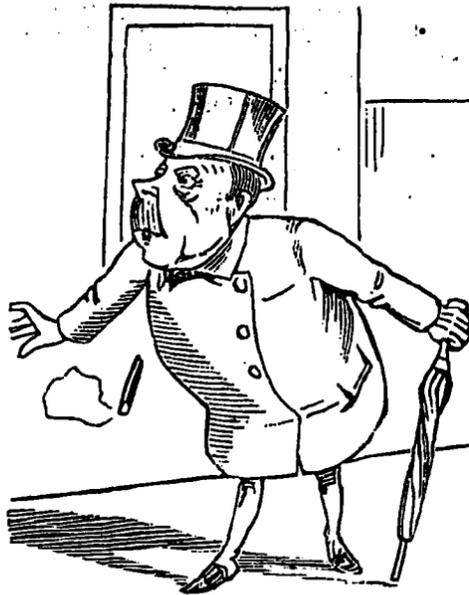
A l'époque où M. de M... le spirituel sénateur du Doubs se présentait à la députation, un brave paysan, qui toujours avait voté pour lui, déposa dans l'urne un bulletin pour son adversaire.

— Pourquoi diable avez-vous changé d'idée ? lui demandait-on.

— Ah ! je vais vous dire, répondit-il ; c'est que si je votais toujours pour le même, ça serait comme si je me peignais dans mon bonnet ! il n'y aurait rien de changé !

Le lion est le roi des animaux. Cependant, on voit tous les jours des chevaux couronnés

SOUVENIRS DES ELECTIONS !



Un pendard qui avait parié une grosse somme pour M. Jodoïn, lit le soir le résultat officiel de l'élection de Chambly aux portes du Star !



— Ah ! grand Dieu ! dans quel état on vous a mis !
— Ne m'en parlez pas ; j'étais cabaleur pour Jodoïn, je rencontre un monsieur auquel j'offre dix piastres pour voter et j'étais justement tombé sur Gus. Lambert !...



Reflexion de Sir A. P. Caron le soir du 30 juillet.

— Je crois décidément que nous avons eu tort de pendre Riel ! ! !



Dans un cercle d'officiers, une discussion s'engage sur l'orthographe du mot *ermite*.

Les uns prétendent qu'il faut un *h* ; les autres soutiennent *mordicus* qu'il n'en faut point.

Pour trancher le différent, on a recours à un dictionnaire de l'Académie (nouvelle édition), lequel contente que si le mot *ermite* s'écrivait autrefois avec un *h*, il n'en prend plus du tout depuis quel que temps.

— Parbleu, conclut philosophiquement un vieux capitaine, c'était forcé : Quand on retire leur hache aux sepeurs, comment voulez-vous qu'on la laisse aux ermites !

A l'atelier le jour de la paye.
Le patron, furieux, tempête et fulmine contre tout le monde.

— Est-il toujours comme cela ? demande un ouvrier nouveau à son voisin, plus ancien dans la maison.

— Non, répond l'autre, deux fois par mois seulement, à chaque quinzaine.

— Ah ! bon ! le contraire de l'orange, alors : il tonne avant d'éclairer !

M. X... a un domestique, proche parent de Calino, aussi maladroit de ses mains que faible de son esprit.

Ces jours-ci, son maître lui reprochait de casser tous les verres de lampe.

— Monsieur devrait savoir, répond-il avec tranquillité, qu'un verre de lampe casse toujours la première fois.

Le coupé de M^{me} la marquise de X... est arrêté au milieu de la rue Drouot, devant la pharmacie normale, par un embarras de voitures, ce sont les attelages d'un système plus ou moins diviseur.

La marquise qui ne sait ce qui se passe, baisse la glace et dit à son cocher :

— Que faites-vous donc, Baptiste ?
— Pardon, Madame la marquise, ce n'est pas moi...

Un avare faisait partie d'un cercle, où il venait prendre son café tous les soirs.

On lui dit :
" Pour qu'il facilite la digestion et ne cause point d'agitation nerveuse, il faut que le café soit pris immédiatement après le repas. Pourquoi laissez-vous tant d'intervalle entre votre dîner et votre demi-tasse ? "

— C'est que, si je prenais du café chez moi, tout le monde en prendrait. "

Un paysan s'était, à force d'économies, rendu acquéreur de plusieurs métairies considérables. Un des fermiers, qui craignait de ne pas tomber d'accord avec un pareil Grandet sur les conditions de renouvellement de son bail, fut agréablement surpris de le trouver plus accommodant qu'il ne l'espérait, et, dans sa joie, il l'invita à boire un coup avec lui au cabaret.

" Je ne bois ni vins ni liqueurs, dit le bonhomme.

— Eh bien ! ce que vous voudrez, insista poliment le fermier ; mais prenez quelque chose.

— Ce sera donc pour vous être agréable. Je prendrai un timbre-poste. "

Il en prit un en effet qu'il mit dans son porte-monnaie.

Annonce bizarre :
Un jeune homme ayant une jolie main demanda une place de valet de pied.

Echo du Congo :
Un voyageur tombe au pouvoir des Nyan Nyan. L'infortuné discute avec les anthropophages à quelle sauce il sera mangé.

— Surtout, je vous en supplie, n'y mettez pas d'ail ; je l'ai en horreur.

— Rassurez-vous lui dit le cuisinier des cannibales, vous en serez quittes pour un peu de ciboule.

Au foyer des artistes.
— Alors, le prince est avare ?

— Avare à rendre des points à Harpagon.

— Eh bien, ma chère ! le duc l'est encore plus : il ne les rendrait pas, lui !

